

Libretto

ALEXANDER KENT

SECOND NE DAIGNE

Une aventure d'Adam Bolitho

roman

Traduit de l'anglais par
LUC DE RANCOURT

Libretto

Titre original :
Second to None

© Bolitho Maritime Productions 1999.

© Éditions Phébus, Paris, 2012, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-278-2

Alexander Kent, de son vrai nom Douglas Reeman, est né à Thames Ditton en Angleterre en 1924.

Engagé à l'âge de seize ans dans la Royal Navy, il débute sa carrière maritime comme aspirant de marine pendant la Seconde Guerre mondiale lors des campagnes de l'Atlantique et de la Méditerranée. Il exerce ensuite des métiers aussi différents que loueur de bateaux ou policier, puis reprend du service actif au moment de la guerre de Corée, avant d'être versé dans la réserve.

En 1968, dix ans après avoir publié ses premiers romans, il revient à son sujet de prédilection : les romans maritimes de l'époque napoléonienne, et commence, avec *Cap sur la gloire*, une longue et passionnante série, dans laquelle il met en scène le fameux personnage de Richard Bolitho.

Qualifié par le *New York Times* de « maître incontesté du roman d'aventures maritimes » et unanimement reconnu comme l'héritier de Cecil Scott Forester, Alexander Kent doit son succès à sa parfaite connaissance de la vie à bord.

*Pour toi, Kim.
Avec tout mon amour.*

*La vague pleure, le vent gémit, les vastes étendues
Du pétrel et du marsouin. Ma naissance est ma fin.*

T. S. ELIOT

PROLOGUE

L'aspirant se tenait debout sous la claire-voie de la chambre et son corps suivait les mouvements du vaisseau. Quand on avait connu les postes bondés de la frégate à bord de laquelle il était venu de Plymouth, ce puissant bâtiment de guerre paraissait être un roc, et la grand-chambre de poupe un palais.

C'est cet espoir qui l'avait soutenu lorsqu'il avait cru que tout était perdu. Depuis lors, l'espoir, le désespoir, la crainte même avaient été ses seuls compagnons.

Les bruits du bord parvenaient étouffés, lointains ; on entendait des voix indistinctes et à peine audibles. Quelqu'un l'avait mis en garde : embarquer sur un bâtiment déjà armé était toujours difficile. Pas un ami, personne pour vous épargner les embûches et les ennuis. Et c'était son premier embarquement.

Il n'arrivait toujours pas à admettre qu'il était ici. Il avançait prudemment la tête pour observer l'autre occupant de la chambre assis derrière sa table avec le document que l'aspirant avait serré si soigneusement dans sa vareuse pour lui éviter de se faire tremper par les embruns que soulevaient les avirons. Il était tourné vers les fenêtres de poupe inclinées, vers le panorama scintillant de mer et de ciel que l'on découvrait derrière elles.

Le commandant. L'homme en qui il avait placé tant

d'espoir ; un homme qu'il n'avait encore jamais vu. Il était tendu comme une drisse de signaux, il avait la bouche sèche. Cela se terminerait peut-être ainsi. Une cruelle désillusion, la fin de tout.

Il sursauta, soudain conscient que le commandant l'observait. Il lui avait posé une question. Son âge ?

– Quatorze ans, commandant.

Il ne reconnaissait pas le son de sa propre voix. Il aperçut les yeux du commandant pour la première fois, des yeux gris plutôt que bleus, un peu la même teinte que la mer derrière les vitres constellées d'embruns.

Il entendait d'autres bruits de voix qui se rapprochaient. Il n'avait plus le temps.

Au bord du désespoir, il plongea la main dans sa vareuse et en sortit la lettre qu'il y avait conservée avec le plus grand soin pendant tout le chemin depuis Falmouth.

– C'est pour vous, commandant. On m'a bien dit de ne la remettre à personne d'autre.

Il regarda le commandant ouvrir l'enveloppe d'un air crispé. À quoi pouvait-il bien penser ? Il aurait préféré la déchirer sans l'avoir lue.

Le commandant serra vigoureusement sa main bronzée, on voyait à la lumière qu'elle tremblait. Irritation, désapprobation, émotion ? Il ne savait plus que penser. Il se remémorait sa mère, quelques minutes avant sa mort, serrant un papier froissé entre ses doigts. À quand cela remontait-il ? Des semaines, des mois ? Il avait l'impression que c'était hier. Une adresse à Falmouth, à une vingtaine de milles de Penzance où ils vivaient. Il avait fait toute la route à pied, avec pour seul guide, pour seule force, le billet de sa mère.

Il entendit le commandant replier la lettre avant de la mettre dans sa poche. Toujours ce regard inquisiteur, mais qui n'exprimait aucune hostilité. Peut-être une certaine tristesse.

– Ton père, mon garçon. Que sais-tu de lui?

L'aspirant, pris au dépourvu, se sentit vaciller, mais il se ressaisit :

– Il était officier du roi, commandant. Il est mort en Amérique, tué par un cheval emballé.

Il revoyait sa mère à ses derniers instants : elle l'avait serré dans ses bras, puis elle l'avait repoussé avant que l'un ou l'autre s'effondre. Il poursuivit sur le même ton calme :

– Ma mère me l'a souvent décrit. Quand elle a été mourante, elle m'a dit de partir à Falmouth et de rechercher votre famille, commandant. Je... je sais que ma mère ne l'avait pas épousé. Je l'ai toujours su, mais...

Il se tut, incapable de poursuivre. Le commandant se leva, fit quelques pas vers lui et posa la main sur son bras. Son visage était tout proche, le visage de l'homme, comme peu de gens l'avaient peut-être vu.

Le commandant Richard Bolitho lui dit lentement :

– Comme vous le savez sans doute, votre père était mon frère.

Puis tout se brouilla. On cognait à la porte. Un message pour le commandant.

Adam Bolitho se réveilla et, sentant qu'on lui agrippait le bras, son corps se tendit comme un ressort. Tout redevint net avec la brièveté d'un coup de pistolet. Les mouvements du vaisseau se faisaient plus irréguliers, il entendait les bruits de la mer, mais son oreille aiguïlée les identifiait tous.

Il aperçut à la faible lueur d'un fanal masqué la silhouette qui se balançait près de sa bannette, les parements blancs d'un aspirant. Il poussa un grognement et essaya de chasser son rêve.

Il pivota pour poser les pieds sur le pont et chercha à tâtons ses bottes en toile de jute. Il n'était pas encore familiarisé avec sa chambre.

– Qu’y a-t-il, monsieur Fielding?

Il avait même réussi à se rappeler le nom du jeune aspirant. Il réprima un sourire. Fielding avait quatorze ans. Le même âge que l’aspirant du rêve qui refusait de le lâcher.

– Mr Wynter vous présente ses respects, commandant. Le vent fraîchit et il pense...

Adam Bolitho lui prit le bras et attrapa à tâtons sa vareuse de mer usée.

– Il a bien fait de me prévenir. J’aime mieux perdre une heure de sommeil que mon bâtiment. Je monte.

Le garçon s’éclipsa.

Il se leva, essayant de s’adapter aux mouvements de la frégate de Sa Majesté Britannique *Le Sans-Pareil*. *Mon bâtiment*. Celui dont son oncle disait que c’était le « cadeau le plus convoité ».

Et c’était le plus beau qu’il ait jamais eu. Un vaisseau flambant neuf, si bien que la peinture en était tout juste sèche lorsqu’il avait pris son commandement ; une jolie frégate merveilleusement dessinée, rapide, puissamment armée. Il jeta un coup d’œil aux fenêtres de poupe, toutes sombres, comme s’il était toujours dans la grand-chambre du vieil *Hypérion* et que son existence ait soudain changé. Tout cela à cause d’un seul homme.

Il tâta ses poches sans même s’en apercevoir, pour s’assurer qu’il avait bien tout ce dont il avait besoin. Il allait monter sur le pont où l’officier de quart attendait anxieusement de connaître son humeur, plus inquiet à l’idée de déranger son commandant que de la menace du vent.

Il savait que c’était sa faute ; il s’était isolé, il était resté à l’écart de ses officiers depuis qu’il avait pris son commandement. Cela ne devait pas, ne pouvait pas continuer ainsi.

Il s’éloigna des fenêtres. Tout le reste n’était qu’un rêve. Son oncle était mort, seul son bâtiment était réel. Et lui, le capitaine de vaisseau Adam Bolitho, était absolument seul.

EN MÉMOIRE D'UN HÉROS

Le lieutenant de vaisseau Leigh Galbraith, qui se trouvait sur le pont supérieur, se dirigea vers l'arrière et l'ombre de la poupe. Il prenait garde à ne pas trop se presser, à ne pas faire montre d'une inquiétude inhabituelle qui aurait pu faire naître des rumeurs chez les marins et les fusiliers qui travaillaient aux tâches variées pendant le quart du matin.

Galbraith était un homme de haute taille, solidement bâti, et il avait appris à ses dépens à s'accoutumer à la faible hauteur sous barrots des vaisseaux de Sa Majesté. Il était officier en second du *Sans-Pareil*, celui dont on attend qu'il fasse régner l'ordre et la discipline, qu'il surveille l'entraînement de l'équipage à bord d'un vaisseau tout neuf. Qu'il garantisse à son commandant que son bâtiment est en tout point à la hauteur, voire qu'il en prenne le commandement si un désastre s'abat sur eux.

Le second avait vingt-neuf ans. Il était entré dans la marine à l'âge de douze ans, comme beaucoup de ses contemporains. Il n'avait jamais rien connu d'autre, jamais rien voulu d'autre. Lorsqu'il avait obtenu un commandement, lorsqu'on lui avait confié un bâtiment, il s'était considéré comme le plus heureux des hommes. Un officier supérieur lui avait assuré que, dès que l'occasion se présenterait, il pourrait gravir une marche supplémentaire,

franchir ce pas inimaginable et devenir capitaine de vaisseau, chose qui lui avait longtemps paru être un rêve.

Il s'arrêta près d'un sabord grand ouvert, se pencha sur l'un des trente dix-huit-livres qui armaient la frégate et observa le port et les vaisseaux à l'ancre. La rade de Carrick, devant Falmouth, scintillait au soleil de mai. Il essaya de contenir sa rage, son amertume. Il aurait pu obtenir un commandement comme celui-ci. *Aurait pu. Peut-être.* Sous ses doigts, le fût de la pièce était chaud, comme si le canon venait de tirer. Comme toutes ces autres fois. À Camperdown avec Duncan, puis devant Copenhague sous Nelson. Au feu, il avait été remarqué pour son sang-froid, sa capacité à maîtriser une situation périlleuse alors que son bâtiment était aux prises avec l'ennemi. Son dernier commandant l'avait proposé pour un commandement. Il avait obtenu un brick, le *Vixen*, l'un de ces bâtiments à tout faire de la Flotte dont on espérait qu'avec des moyens fort limités ils seraient aussi efficaces qu'une frégate.

Juste avant d'embarquer à bord du *Sans-Pareil*, il avait vu son vieux bateau traité comme une épave, attendant d'être désarmé ou pis encore. La guerre contre la France était finie, Napoléon avait abdiqué et était parti en exil sur l'île d'Elbe. L'impossible s'était produit et, avec la guerre en Amérique qui s'achevait – Dieu soit loué –, il était difficile de s'habituer à ce qu'allait apporter la paix. Galbraith n'était pas différent des autres; il n'avait connu que la guerre. Avec les bâtiments que l'on désarmait, les hommes débarqués avec une hâte inconvenante sans autre perspective ni autre métier que la mer, il pouvait s'estimer heureux d'avoir une nomination. Et une petite voix lui susurrait que c'était plus qu'il ne méritait.

Une heure plus tôt, il avait fait le tour du bord en canot pour vérifier l'assiette du vaisseau immobile au-dessus de son reflet. Cela faisait cinq mois qu'il avait pris armement.

Avec son gréement et ses haubans noirs, ses voiles soigneusement ferlées sur leurs vergues, il était le parfait exemple de ce que savaient faire les chantiers navals. Même cette figure de proue, le corps nu d'une belle femme cambrée derrière la guibre, les mains dans le dos, les seins pointés et comme provocants. D'une beauté à couper le souffle. *Le Sans-Pareil* était le premier du nom dans la liste navale, tête de série de ces grosses frégates que l'on avait précipitamment mises en chantier pour se mesurer à la menace américaine. Une menace qui leur avait tant coûté au cours d'une seule guerre, et d'une guerre qu'aucun des deux camps ne pouvait espérer gagner. Une guerre qui allait bientôt appartenir à l'Histoire.

Galbraith souleva un peu sa vareuse pour la décoller de sa poitrine et essaya de chasser toutes ses rancœurs. *Il avait de la chance*. La marine était la seule chose qu'il connaissait, qu'il désirait. Il ne devait jamais l'oublier.

Il entendit le fusilier de faction claquer des talons quand il atteignit la portière, devant les chambres de l'arrière.

– Officier en second, *commandant*!

Galbraith le salua d'un signe de tête, mais les yeux du factionnaire ne bougèrent pas sous la visière en cuir de son shako.

Un domestique ouvrit la porte et s'effaça pour permettre à Galbraith de pénétrer dans les appartements du commandant. N'importe quel homme aurait été fier, honoré d'avoir pareil bâtiment. Lorsque Galbraith avait attendu, avec tout l'équipage rassemblé et en présence des invités, que leur nouveau commandant, *leur* premier commandant, déroule son parchemin pour donner personnellement lecture de sa lettre de commandement, il avait essayé d'oublier tout sentiment de jalousie et d'accepter cet homme qu'il allait devoir servir.

Au bout de ces cinq mois, cinq mois d'entraînement

et d'exercices, après ces efforts incessants pour essayer d'enrôler de nouveaux terriens destinés à remplir les vides alors que les détachements de presse avaient été dissous, il comprenait bien que le capitaine de vaisseau était encore pour lui un étranger. On aurait pu s'y attendre à bord d'un vaisseau de ligne, surtout avec un nouvel équipage, mais sur des frégates et, a fortiori, sur des bâtiments plus modestes comme le *Vixen*, la chose était plus surprenante.

Il le regarda avec méfiance. Mince, des cheveux sombres au point de paraître noirs, et, quand il se détournait des fenêtres de poupe où se reflétait un paysage verdoyant, ce même air insouciant que Galbraith avait déjà remarqué lors de leur première rencontre. Comme la plupart des officiers de marine, il en savait long sur la famille Bolitho, sur Sir Richard en particulier. Tout le pays le connaissait, ou croyait le connaître, et il avait été stupéfié par l'annonce de sa mort en Méditerranée. Tué par un tireur d'élite posté dans le grément de l'ennemi, le jour même où Napoléon avait posé le pied sur le sol de France après s'être échappé de l'île d'Elbe. Le jour où la paix n'était plus devenue qu'un souvenir.

Quant à cet homme, le neveu de Sir Richard Bolitho, Galbraith avait recueilli quelques bribes sur son compte, même si rien ne restait très longtemps secret dans la Flotte. Certains disaient que c'était le meilleur commandant de frégate en activité; d'autres prétendaient qu'il était capable d'une bravoure confinant à l'imprudence. On lui avait donné son premier commandement, un brick comme le sien, alors qu'il n'était âgé que de vingt-trois ans. Plus tard, il avait perdu sa frégate, l'*Anémone*, en se battant contre des Américains très supérieurs en nombre. Fait prisonnier, il s'était évadé avant de devenir capitaine de pavillon de celui qui commandait désormais à Portsmouth.

Adam le regardait, on lisait une certaine fatigue dans ses

yeux sombres, même lorsqu'il faisait un effort pour sourire. Un visage juvénile, vif, celui d'un homme qui devait avoir du succès auprès des femmes, se dit Galbraith. Et s'il fallait en croire quelques rumeurs, les faits le confirmaient.

Galbraith commença :

– On a affalé votre canot, commandant. On rappellera l'armement à quatre heures, à moins que...

Adam Bolitho s'approcha de la table et effleura le sabre qui y était posé. Un sabre démodé, à lame droite, et plus léger que les nouveaux sabres réglementaires. Une arme qui faisait partie de la légende, le sabre des Bolitho, que tant de membres de la famille avaient porté. Que portait Richard Bolitho lorsqu'il avait été abattu par l'ennemi.

Galbraith jeta un coup d'œil circulaire à la chambre. Même ici, les dix-huit-livres imposaient leur présence. Lorsqu'on dégageait les ponts pour mettre aux postes de combat, *Le Sans-Pareil* montrait une bordée impressionnante. Il se mordit la lèvre. Alors même qu'il était aussi dramatiquement sous-armé, il y avait encore des caisses de vin qui attendaient d'être déballées avant qu'on les range. Il avait assisté un peu plus tôt à leur embarquement et se doutait qu'elles venaient de la demeure des Bolitho, à Falmouth, demeure qui était désormais la propriété du commandant. Il ne savait trop pourquoi, mais cette maison ne collait guère avec l'image d'un homme jeune avec des épaulettes dorées. Il avait également remarqué que les caisses portaient l'adresse d'un négociant londonien, dans St. James's Street.

Galbraith serra le poing. Il s'y était déjà rendu. Alors qu'il séjournait à Londres, quand son univers s'était effondré.

Adam se força à redescendre sur terre.

– Merci, monsieur Galbraith. Cela conviendra parfaitement.

Il attendit la suite, devinant, à son regard, que le second

avait quelques questions en suspens. Un bon officier, songeait-il : ferme, mais il savait se montrer patient avec les nouveaux embarqués et prudent avec les vieux loups de mer qui auraient pu essayer de gagner les faveurs d'un officier inconnu.

Il sentait le vaisseau s'agiter doucement sous ses pieds. Il avait hâte de partir, de se détacher de la terre. *Et qu'en est-il de moi, son commandant ?*

Il avait surpris le coup d'œil que Galbraith avait jeté sur le vin; un envoi de Catherine. En dépit de tout ce qui était arrivé, malgré son désespoir et la conscience de ce qu'elle avait perdu, elle n'avait pas oublié. Ou bien pensait-elle alors à celui qui était parti ?

– Autre chose ?

Il n'avait pas voulu se montrer sec, mais ne réussissait pas à maîtriser le ton de sa voix. Apparemment, Galbraith n'avait rien remarqué. Ou peut-être s'était-il habitué aux manières et aux humeurs de son nouveau seigneur et maître...

– Si ce n'est pas abuser, commandant, je me demandais...

Galbraith hésita en voyant le regard froid qu'Adam posait sur lui. On aurait dit un homme qui observe le point de chute d'un boulet, songea-t-il. Adam parla enfin :

– Pardonnez-moi. Dites, je vous prie.

– J'aimerais vous remercier, commandant. Au nom du bâtiment.

Il ne cilla pas en entendant, venue du pont, une voix lancer des propos peu châtiés à un canot qui s'approchait et lui intimer l'ordre de passer au large.

– Et en mon nom propre.

Adam sortit la montre de sa poche, non sans noter que Galbraith avait observé son geste. C'était une vieille montre, lourde, et il se souvenait très précisément de l'instant où il l'avait remarquée dans une boutique de Halifax. Toutes ces pendules, les tic-tac et les sonneries

autour de lui, et pourtant c'était un lieu de paix. Il s'était si souvent réfugié dans ce souvenir. Changements de quart sur le pont, lorsqu'on envoyait de la toile ou qu'on prenait des ris, lorsqu'on changeait d'allure, ou encore lorsqu'on entrait au port après un atterrissage réussi... La vieille montre qui avait autrefois appartenu à un autre officier de marine... Mais elle avait quelque chose qui la rendait différente : cette petite sirène gravée sur le fond du boîtier.

Il répondit :

– Si vous pensez que nous pouvons tous deux oublier les soucis du bord ?

Mais ce n'était pas exactement ce qu'il avait voulu dire. C'est la petite sirène qui l'avait distrait, si nette, comme dans cette boutique. *Zénoria*.

– J'apprécierais grandement, monsieur Galbraith – il le scruta et crut déceler chez lui une certaine chaleur, chose qu'il n'avait jamais encouragée. Il faut le faire comprendre aux autres, être d'une extrême vigilance. Nous avons reçu nos ordres, je ne veux pas avoir de déserteurs à présent. Nous n'avons pas assez de monde pour manœuvrer le bâtiment, et je ne parle même pas de combattre.

– Je vais y veiller, commandant.

Galbraith gagna la porte. Ce n'était pas grand-chose, mais ils n'avaient jamais été aussi proches.

Adam Bolitho attendit que la porte se soit refermée, puis s'approcha d'une fenêtre ouverte en abord et se pencha pour contempler l'eau qui clapotait sous le tableau.

Un bien beau vaisseau. En s'entraînant avec l'escadre basée ici, il avait pu juger de sa puissance. Le bâtiment le plus rapide qu'il ait jamais connu. Bientôt, tous ces visages anonymes allaient devenir des hommes, des individus, ceux qui font la force comme la faiblesse de tout vaisseau. *Mais ne pas devenir trop proche d'eux. Ne pas recommencer.* Comme si quelqu'un lui murmurait à l'oreille une mise en garde.

Il poussa un soupir et se tourna vers les caisses de vin. Comment Catherine avait-elle pu y penser, avec tout ce qu'elle avait à faire, sans l'homme qui était devenu toute sa vie?

Il perçut au loin trois coups frappés à la cloche du gaillard d'avant.

La situation allait se durcir, plus encore que tout ce qu'il avait imaginé. Les hommes l'observaient, comme ils avaient observé son oncle bien-aimé, partagés entre l'amour, la haine, l'admiration et l'envie. Aucun de ces sentiments n'était jamais bien loin.

Il connaissait les antécédents de Galbraith et savait ce qui avait annihilé ses espoirs d'être promu au grade tant convoité de capitaine de vaisseau confirmé. Voilà qui pouvait arriver à n'importe qui. *Moi compris*. Il repensa à Zénoria, à ce qu'il avait commis, mais il n'en ressentait aucune honte, rien que le sentiment d'une perte immense.

Il allait s'avancer sous la claire-voie grande ouverte quand il entendit la voix de Galbraith.

– Lorsqu'un canon de la batterie de Pendennis aura tiré, monsieur Massie, vous affalerez les pavillons. Tout l'équipage fera face à l'arrière et se découvrira.

Massie était leur premier lieutenant, jeune homme des plus sérieux qui devait cette nomination au fait que son père était vice-amiral. Mais pour l'instant, il ne savait pas ce qu'il valait.

– Je me demande, répondit Massie, si la dame de Sir Richard sera là.

Puis Adam entendit un bruit de pieds, ils s'éloignaient. Une remarque innocente? De qui voulait-il parler? De Catherine? ou de Belinda, Lady Bolitho?

On pouvait compter sur la rancune pour faire naître le pire. Peu après la prise d'armement du *Sans-Pareil*, on avait appris la mort d'Emma Hamilton. La maîtresse de

Nelson, celle qui avait entraîné le pays, qui était devenue sa chérie. Mais on l'avait laissée mourir seule, dans la misère, à Calais, abandonnée de tous ses soi-disant amis comme de tous ceux qui avaient promis de prendre soin d'elle.

Le vaisseau remua légèrement sur son câble et il aperçut son reflet dans une vitre de verre épais. Il dit soudain, la voix brisée :

– Je n'oublierai jamais, mon oncle !

Mais le bâtiment reprit son mouvement. Adam se retrouva seul.

Bryan Ferguson, l'intendant manchot de la propriété des Bolitho, contemplait les deux grands livres posés sur sa table. Aucun des deux n'avait été ouvert. La soirée s'avancait, mais il voyait à travers la fenêtre les hautes silhouettes des arbres qui se détachaient sur le ciel, comme si le jour rechignait à disparaître. Il se leva, s'approcha du placard et s'arrêta en entendant bruire le lierre contre la fenêtre. Le vent fraîchissait enfin par le sudet, comme les pêcheurs l'avaient prédit. L'air avait été si longtemps immobile. Ferguson ouvrit le placard pour en sortir une bouteille de grès et un verre. *Après toute cette tristesse.*

Il y avait là un second verre, celui qui était réservé à John Allday quand, arrivé de la petite auberge de Fallowfield, sur les bords de la Helford, il débarquait sous un prétexte ou sous un autre. *Au Vieil Hypérion.* Même ce nom prenait aujourd'hui une signification particulière, plus profonde.

Il se passerait peut-être encore un bail avant que John Allday remette les pieds ici. Le *Frobisher*, vaisseau amiral de Sir Richard Bolitho, rentrait au pays pour y être désarmé. Ou peut-être que non, maintenant que Napoléon était de retour en France pour tout saccager. Et cela ne faisait pas un an que la ville avait explosé en apprenant la nouvelle :

les armées alliées étaient à Paris, Bonaparte était fini. Mais son exil sur l'île d'Elbe n'avait pas suffi ; il entendait encore Lady Catherine déclarer qu'autant valait enfermer un aigle au poulailler. D'autres soutenaient que l'on aurait dû pendre Boney haut et court, après tous les malheurs et toutes les morts qu'il avait causés.

Mais Allday n'allait pas rester à bord du bâtiment qui avait vu tomber Sir Richard. Quand il serait de retour, assis peut-être à cet endroit avec un godet dans ses grosses pattes, alors ils sauraient, avec un peu de chance, ce qui s'était réellement passé. Unis, sa femme, qui s'occupait du *Vieil Hypérion*, recevait souvent des lettres de sa part, mais Allday ne savait pas écrire, si bien que lesdites lettres étaient rédigées par George Avery, l'aide de camp de Bolitho. Leurs relations étaient rares et étranges, quand on pensait aux règles strictes en vigueur dans la marine. Allday lui avait fait remarquer un jour que quelque chose, là-dedans, lui paraissait injuste : alors que le lieutenant de vaisseau lui lisait et lui écrivait son courrier, lui-même ne recevait jamais la moindre lettre. Et depuis que ces nouvelles terribles étaient parvenues à Falmouth, Ferguson savait qu'Allday ne confierait jamais rien de ce qui s'était passé à quiconque, pas plus qu'il ne le ferait coucher par écrit. Il voudrait le raconter lui-même. S'il y arrivait.

Ferguson toussa : il avait avalé une gorgée de rhum sans même se rendre compte qu'il s'était servi. Il retourna s'asseoir, les yeux rivés sur les livres fermés. Il entendait Grace, sa femme, qui s'activait à l'étage au-dessus. Incapable de rester en paix, incapable aussi de s'adonner à ses tâches habituelles de gouvernante, position dont elle se montrait extrêmement fière. Et lui de même.

Il serra plus fort son godet dans sa main unique devenue très habile. À l'époque, il avait cru qu'il serait définitivement inutile, une autre épave humaine rejetée comme

du bois flotté et échouée après une guerre qui paraissait interminable. Mais Grace avait été aux petits soins pour lui. Quand il lui arrivait de se souvenir de ce jour, c'était surtout à des moments comme celui-ci, dans l'obscurité ; il lui était plus facile, alors, de revoir les imposantes pyramides de toile, les lignes des vaisseaux français, d'entendre le fracas assourdissant et le rugissement des bordées quand les deux flottes s'étaient empoignées dans une étreinte mortelle. Ils avaient eu l'impression qu'il leur avait fallu une journée entière pour se rapprocher. Et pendant tout ce temps, les marins, dont les nouveaux embarqués de force comme lui, avaient été obligés de regarder les huniers de l'ennemi émerger comme des bannières jusqu'à remplir tout l'horizon. Plus tard, un officier avait dit de ce spectacle terrible qu'il évoquait les chevaliers en armure à Azincourt.

Et pendant tout ce temps, à bord de la frégate *Phalarope*, si frêle devant cette longue ligne de bataille, il avait vu leur jeune commandant, Richard Bolitho, houspillant son monde et l'encourageant. Une fois, même, avant que Ferguson se fasse abattre, il l'avait vu s'agenouiller et prendre la main d'un marin à l'agonie. Il n'avait jamais oublié son expression en ce terrible jour, et jamais il ne l'oublierait.

À présent, Ferguson était l'intendant de ce domaine, de ses fermes et de ses chaumières ainsi que de tous ceux qui en faisaient un endroit agréable où travailler. La plupart étaient d'anciens marins qui avaient servi sous Bolitho à bord de tant et tant de bâtiments partout dans le monde où flottait le pavillon. Il en avait vu beaucoup aujourd'hui, à l'église, car Sir Richard Bolitho était l'un des leurs, le fils le plus célèbre de Falmouth. Fils de marin, d'officiers de marine de génération en génération, et cette demeure sous le château de Pendennis appartenait à leur histoire.

Il aperçut quelques lumières de l'autre côté de la cour. Il

imaginait la rangée de portraits, dont celui de Sir Richard représenté comme le jeune commandant qu'il avait connu. C'était sa femme, Cheney, qui l'avait fait faire alors que Bolitho était au loin avec la Flotte. Bolitho n'avait jamais revu son épouse; elle avait été tuée avec l'enfant qu'elle attendait quand sa voiture avait perdu une roue et s'était renversée. C'était lui, Ferguson, qui l'avait transportée pour aller chercher de l'aide, mais il était trop tard. Il eut un sourire triste à ce souvenir. *Et avec un seul bras.*

L'église du roi Charles le Martyr, où l'on commémorait la vie et la mort des autres Bolitho, était pleine à craquer : domestiques de la maison, ouvriers agricoles, étrangers et amis se pressaient pour prier et se souvenir.

Il laissa ses pensées errer sur le banc de la famille, près de la chaire. Nancy, la sœur cadette de Richard Bolitho, ne s'était pas encore remise de la mort de son mari, Roxby, le Roi de Cornouailles – lequel ne devait pas être un homme facile à vivre. À côté d'elle, Catherine, Lady Somervell, grande et très droite, tout de noir vêtue, le visage dissimulé par un voile de deuil. Seul l'éventail en diamants offert par Bolitho, ouvert, remuait doucement sur son sein et trahissait son émotion.

Et près d'elle, Adam Bolitho qui fixait on ne sait quoi au-dessus de l'autel, menton relevé. Avec un air de défi, très déterminé. Comme ce jour où il était arrivé à la demeure après la mort de son oncle. Il avait lu le billet que lui avait laissé Catherine et ceint le vieux sabre de famille. Il ressemblait énormément à l'officier disparu qui avait grandi ici, à Falmouth.

Le neveu de Bolitho était accompagné d'un autre officier, un lieutenant de vaisseau, mais Ferguson n'avait prêté attention qu'à Adam et à la femme d'une grande beauté qui se tenait à son côté.

Et cela avait fait ressurgir en lui cette souffrance, le

jour où dans cette même église on avait donné un service funèbre après avoir appris que Sir Richard et sa maîtresse avaient péri dans le naufrage du *Pluvier Doré*, sur les côtes d'Afrique. La plupart de ceux qui y avaient assisté étaient encore là aujourd'hui, ainsi que l'épouse de Bolitho. Ferguson revoyait encore son air d'incrédulité lorsqu'un des officiers d'Adam était arrivé en trombe pour leur apprendre que Bolitho et ses compagnons étaient vivants, qu'on les avait sauvés contre toute attente. Et lorsqu'on avait su quel rôle avait joué Lady Catherine dans cette aventure, comment elle avait rendu espoir et courage aux survivants entassés dans cette chaloupe non pontée, elle n'en était devenue que plus chère à leur cœur. Peut-être cela avait-il chassé le parfum de scandale et l'indignation qu'avait suscités leur liaison.

Qu'ils soient ensemble ou séparés, Ferguson les revoyait très nettement. Catherine, sa chevelure noire qui flottait au vent quand elle allait marcher sur le sentier de la falaise, ou s'arrêtant près de l'échalier où il l'avait surprise un jour, comme si elle guettait l'arrivée d'un navire. Comme si elle l'espérait, peut-être...

Mais désormais, il n'y avait plus le moindre espoir. Son homme, son amant, le héros du pays, avait été immergé. Non loin de son vieil *Hypérion*, à bord duquel tant d'hommes avaient péri. Des hommes que Ferguson n'avait jamais oubliés. Ce même vaisseau où Adam avait embarqué comme aspirant à l'âge de quatorze ans. Nancy, Lady Roxby, devait fort bien s'en souvenir, elle aussi – Adam en uniforme de capitaine de vaisseau, mais qui resterait toujours pour elle le garçon arrivé à pied de Penzance après la mort de sa mère. Ce nom, « Bolitho », griffonné sur un bout de papier, voilà tout ce qu'il possédait. Et désormais, il était le dernier descendant de cette famille.

Bientôt, il y aurait d'autres cérémonies plus solennelles,

à Plymouth d'abord, puis à l'abbaye de Westminster. Il ne savait si Lady Catherine se rendrait à Londres pour risquer de subir les regards indiscrets, les langues acérées de tous ceux qui n'avaient cessé de s'intéresser à sa liaison avec le héros de la nation.

Il entendit des pas dans la cour et se demanda s'il ne s'agissait pas du jeune Matthew, le maître cocher, qui faisait sa ronde et allait voir ses chevaux, avec son chien Bosco, qui se traînait, haletant, sur ses talons. Le chien se faisait vieux désormais, il était à moitié sourd et n'y voyait plus goutte, mais pas un étranger ne pouvait s'en approcher sans lui arracher de furieux aboiements.

Matthew était dans l'église, lui aussi. On l'appelait toujours « le jeune », mais il était marié à présent. Il faisait partie de la famille, c'était un membre du *petit équipage*, ainsi que Sir Richard les appelait.

Immergé. Peut-être cela valait-il mieux ainsi. Pas de suites, pas de simulacre de démonstrations de tristesse. Mais était-ce bien sûr ?

Il songeait à la pierre gravée fixée au mur de l'église, près d'un buste en marbre, celui du commandant Julius Bolitho, tombé au combat en 1664.

*L'âme de leurs pères
Jaillira de chaque vague ;
Car le pont fut leur champ d'honneur,
Et l'océan leur dernière demeure.*

Tout était dit dans ces quelques vers, surtout pour ceux qui s'étaient réunis dans la vieille église de cette ville de coureurs des mers. Marins, gardes-côtes, pêcheurs, gens du commerce et des paquebots qui appareillaient toute l'année avec la marée. La mer était leur vie. C'était aussi leur ennemie.

Il en avait pris conscience lorsque les voûtes de l'église avaient finalement résonné aux notes de *L'Hymne du marin*.

Puis il avait entendu un seul et unique coup de canon, comme avant la cérémonie. Il avait vu Adam se tourner vers son second. La foule s'était écartée pour permettre à la famille de sortir. Lady Catherine s'était penchée pour effleurer sa manche au passage; il avait vu que son voile était plaqué sur son visage.

Il revint à la fenêtre. Les lumières étaient toujours allumées. Il fallait qu'il envoie une des filles, si Grace était trop abattue pour s'en occuper.

Il repensait au naufrage. Adam était arrivé alors que la jeune femme du vice-amiral Valentine Keen était encore dans la demeure; Keen, qui se trouvait lui aussi à bord du *Pluvier Doré*.

Zénoria, originaire du village de Zennor. Il savait qu'Allday avait eu des soupçons sur ce qui s'était passé entre eux, et lui-même s'était demandé ce qui avait bien pu se produire cette nuit-là. Puis la jeune femme avait perdu son enfant, le fils de Keen, dans un accident. Elle s'était jetée de la falaise au célèbre Saut de Tristan. Il était avec Catherine Somervell lorsqu'ils avaient ramené au rivage ce petit corps brisé.

Adam Bolitho avait certainement changé, d'une certaine façon. Plus mûr? Il réfléchit. Non, c'était plus profond que cela.

Une phrase d'Allday lui revint en mémoire, comme il s'était souvenu de cette épitaphe.

Ils allaient si bien ensemble.

Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho, assis dans un des fauteuils à haut dossier près de l'âtre, écoutait distraitement les plaintes du vent. Un vent qui fraîchissait par le sud-est; il leur faudrait être prudent demain, lorsque *Le Sans-Pareil* lèverait l'ancre.

Il changea légèrement de position sur son siège qui faisait partie d'une paire, deux des meubles les plus anciens de la maison. Il tournait le dos aux fenêtres sombres, à la mer.

Il regardait le verre de cognac posé sur la table près de lui, qui accrochait la lumière des chandelles. Elles donnaient un peu de vie à cette pièce, avec ses portraits sévères, ses scènes de batailles oubliées et ses vaisseaux inconnus.

Combien de Bolitho s'étaient installés ici, se demandait-il, ignorant ce que leur réservait l'horizon, ne sachant pas s'ils reviendraient ?

Son oncle avait dû avoir de ces pensées quand il avait quitté sa demeure pour rallier son vaisseau amiral. Laisant Catherine dehors, là où tout n'était plus qu'obscurité, sauf dans la chaumière de Ferguson. Ses lumières resteraient allumées jusqu'à ce que la vieille demeure soit endormie.

La demande que lui avait faite le lieutenant de vaisseau Galbraith de l'accompagner à l'église l'avait surpris ; cet homme n'avait jamais vu Richard Bolitho, pour autant que le savait Adam. Mais il l'avait senti, même à bord du *Sans-Pareil*. Une perte. Une peine partagée.

Il se demandait si Catherine parvenait à dormir. Il l'avait suppliée de rester, mais elle avait préféré raccompagner chez elle Nancy, dont la propriété était attenante.

Il se leva, tourna la tête vers l'escalier où elle lui avait fait ses adieux. Sans son voile, elle avait les traits tirés et semblait fatiguée. Mais qu'elle était belle. « Ce ne serait pas un bon départ pour vous, Adam. Si nous restions ici tous les deux, cela alimenterait les ragots. Je veux vous épargner ça ! »

Elle était si véhémence qu'il avait compris à quel point elle souffrait, l'angoisse qu'elle avait tenté de dissimuler à l'église et ensuite.

Elle avait contemplé la pièce. Que de souvenirs.

« Vous avez un nouveau bâtiment, Adam, il faut que ce

soit un nouveau commencement. Je veillerai aux affaires de Falmouth. Cela vous appartient. *Cela vous revient de droit!*»

Elle parlait encore sur un ton qui soulignait ce qu'elle avait elle-même pressenti.

Il se leva brusquement pour aller consulter la bible familiale posée sur la table où elle était depuis toujours. Il l'avait si souvent feuilletée; elle renfermait l'histoire d'une famille de coureurs des mers; comme un certificat d'honneur.

Il l'ouvrit avec grand soin, il imaginait ces visages qui l'observaient, les portraits dans son dos et d'autres alignés dans la cage d'escalier. Un accès réservé à l'ample écriture familière de son oncle, qu'il avait fini par connaître et par aimer dans les lettres qu'il lui adressait, tout comme dans divers journaux de bord et dépêches lorsqu'il était sous ses ordres comme jeune officier.

Peut-être était-ce cela qui souciait Catherine, le problème de ses droits à héritage. La date mentionnée au-dessus de son ancien nom, Pascoe, qui avait été changé en Bolitho. Son oncle avait écrit : *À la mémoire de mon frère Hugh, le père d'Adam, anciennement lieutenant de vaisseau dans la marine de Sa Majesté Britannique, mort le 7 mai 1795.*

L'appel du devoir est le chemin de la gloire.

Son père, qui avait jeté la honte sur sa famille, avant de laisser un fils illégitime.

Il referma la bible et prit un bougeoir. L'escalier craqua lorsqu'il passa devant le portrait du capitaine de vaisseau James Bolitho, celui qui avait perdu un bras aux Indes. *Mon grand-père.* Bryan Ferguson lui avait fait remarquer un fait intéressant : en se plaçant au bon endroit et si la lumière du jour était convenable, on remarquait le bras que l'artiste avait refait avec une manche pliée et retenue par une épingle, après le retour du capitaine chez lui.

L'escalier avait protesté cette nuit-là, lorsque Zénoria était descendue avant de le trouver en sanglots, incapable

d'accepter la disparition de son oncle, de Catherine et de Valentine Keen à bord du *Pluvier Doré*. Et cette nuit de folie qui avait suivi : une passion qu'il ne pouvait partager. Tout s'y mêlait, tant de désir, une douleur insupportable, dans cette vieille demeure sous le château de Pendennis.

Il ouvrit la porte, hésita, comme s'il était observé. Comme si elle était toujours ici.

Il s'avança dans la chambre et ouvrit les lourds rideaux. La lune était levée, il distinguait des traînées de nuages qui défilaient rapidement devant l'astre, telles des bannières déchiquetées.

Il examina la pièce, le lit, la lueur de la bougie jouant avec les deux portraits, celui de son oncle en uniforme de jeune capitaine de vaisseau – sa redingote démodée à parements blancs que Cheney, son épouse, aimait tant – et celui de Cheney, accroché au même mur. Catherine l'avait fait restaurer alors que Belinda l'avait fait disparaître.

Il approcha les bougies du troisième portrait, celui que Catherine avait offert à Richard après la catastrophe du *Pluvier Doré*. Son portrait, dans les habits de marin dont elle s'était vêtue dans la chaloupe qu'elle partageait avec les autres survivants au désespoir. « L'autre Catherine », comme elle disait. Une femme que bien peu de gens avaient eu l'occasion de connaître, en dehors de l'homme qu'elle avait aimé plus que sa propre existence. Elle avait dû s'arrêter ici juste avant de s'en aller avec Nancy ; il flottait encore une odeur de jasmin, l'odeur de sa peau quand elle l'avait embrassé en le serrant de toutes ses forces, comme si elle ne pouvait ou ne voulait s'arracher à lui.

Il avait porté sa main à ses lèvres, mais elle avait hoché la tête en le regardant droit dans les yeux, craignant peut-être de perdre quelque chose. Il en avait éprouvé comme l'effet d'une force littéralement physique.

« Non, mon cher Adam. Serrez-moi fort, c'est tout. » Puis, redressant le menton : « Embrassez-moi. »

Il effleura le lit, essayant de chasser cette image. *Embrassez-moi*. Fallait-il qu'ils se sentent tous deux aussi seuls pour avoir besoin à ce point de se rassurer ? Était-ce pour cette raison que Catherine avait décidé de partir, au terme de cette horrible journée ?

Il referma la porte derrière lui avant de rejoindre l'escalier. Quelques bougies s'étaient éteintes, ou étaient si près de mourir qu'elles n'éclairaient plus guère, mais on avait remplacé celles qui étaient près de la cheminée. Sans doute l'une des servantes. Il sourit. Il était décidément difficile de garder un secret dans cette vieille maison.

Il but une gorgée de cognac et laissa courir ses doigts sur les sculptures de la cheminée. La devise de la famille, *Pour la liberté de mon pays*, patinée par tant de mains. Des hommes qui partaient de chez eux. Des hommes avides de réaliser de hauts faits. Des hommes qui doutaient, ou qui avaient peur.

Il revint s'asseoir.

La maison, la réputation dont il devait se montrer digne, les gens qui comptaient sur lui... il lui faudrait du temps pour accepter tout cela – ou pour le comprendre.

Et demain, il serait de nouveau le commandant, tout ce qu'il avait désiré.

Il regardait l'escalier plongé dans la pénombre. Il imaginait Bolitho qui le descendait, se préparant à de nouveaux défis, à accepter des responsabilités qui pourraient le tuer, et qui avaient fini par le faire.

Je donnerais tout ce que je possède pour entendre encore le son de votre voix et pour vous prendre la main, mon oncle.

Mais seul le vent lui répondit.

Les deux cavaliers qui avaient mis pied à terre restaient là, debout, légèrement abrités par un rocher tombé. Ils tenaient leur monture par la bride et observaient les moutons qui couraient dans la baie de Falmouth.

– Tu crois qu’elle va venir, Tom ?

Le plus âgé des gardes-côtes assura sa coiffure sur sa tête.

– Mr Ferguson semble être de cet avis. Y voulait qu’on ouvre l’œil, juste au cas où.

L’autre avait envie de causer.

– Sûr, tu *connaissions* Sa Seigneurie, Tom.

– On a échangé quelques mots une fois ou deux.

Il aurait bien souri, mais il avait le cœur lourd. Son jeune compagnon ne comprenait que trop bien. Cela faisait quelques années qu’il exerçait sur ces rivages, on ne pouvait pas le compter pour rien. Connaître Lady Catherine Somervell ? Comment la lui décrire, même s’il l’avait voulu...

Il scrutait la vaste étendue d’eau qui s’agitait, les vagues qui s’avançaient en rangs serrés, déchiquetées par quelque peigne géant, alors que le vent testait sa force.

Il était près de midi. Lorsqu’ils avaient pris le sentier qui grimpe à flanc de falaise au départ de la ville, il avait vu des gens rassemblés par petits groupes. C’était étrange, on se serait cru dans un mythe cornouaillais, et on n’avait en la matière que l’embarras du choix. Une ville, un port qui ne vivait que par la mer et y avait perdu trop de ses enfants pour en mépriser les dangers.

La décrire ? Il songea à ce jour où il avait tenté de l’empêcher de voir le petit cadavre désarticulé de cette jeune fille, celle qui s’était suicidée en se jetant du Saut de Tristan. Il avait vu Lady Somervell qui la tenait dans ses bras, elle avait défait ses vêtements trempés, déchirés, pour chercher une cicatrice, quelque signe d’identification,

car ses traits n'étaient plus reconnaissables après la chute et son séjour dans la mer. C'était sur une petite plage en croissant, pendant le jusant, là où ils l'avaient traînée dans les vagues. Une scène qu'il n'oublierait jamais, et qu'il ne voulait surtout pas oublier.

Il finit par répondre :

– Une très belle femme.

Il se rappelait ce que disait d'elle un ami de Ferguson : *Une vraie femme de marin*. Il était dans l'église avec les autres, il l'y avait vue, très droite, si fière. *La décrire ?*

– Elle est jamais trop occupée, elle se croit jamais trop importante pour remettre au lendemain. Elle vous fait comprendre que vous étions quelqu'un. C'est pas comme d'autres que je pourrais dire !

Son compagnon lui jeta un regard : il avait compris. Puis il fit :

– T'avais raison, Tom. Elle arrive.

Tom ôta sa coiffure et observa la silhouette solitaire qui approchait.

– Dis rien. Pas aujourd'hui.

Elle portait le vieux manteau de mer délavé qu'elle enfilait souvent pour ses promenades en haut de la falaise, et ses cheveux flottaient librement au vent. Elle se tourna vers la mer, à l'endroit où elle avait pris l'habitude de s'arrêter quand elle venait marcher là ; les gens d'ici disaient que l'on y avait le meilleur point de vue.

Le jeune garde-côte, mal à son aise, lâcha :

– Tu crois pas qu'elle...

Tom regardait la mer, le moindre de ses mouvements, les approches.

– Non.

Il apercevait les jolies lignes du vaisseau qui tournait la pointe de Pendennis et son château sévère, au près serré, avant de virer vers la pointe de St. Anthony. Il portait plus

de toile que ce à quoi on aurait pu s'attendre, mais Tom devinait les intentions du commandant : parer la pointe et ses récifs écumants avant d'abattre en eaux libres, avec le vent pour allié.

Une manœuvre risquée, et fort bien exécutée si *Le Sans-Pareil* était aussi sous-armé qu'on le disait. D'aucuns auraient considéré que c'était de l'inconscience. Il revoyait ce commandant aux cheveux sombres, agité, dans l'église et ailleurs. Il l'avait vu grandir, depuis l'époque où il était aspirant jusqu'à cette époque de sa vie, le plus grand défi qu'il eût jamais connu.

Il vit la femme déboutonner son pauvre manteau de mer, immobile au milieu des rafales. Elle n'était pas vêtue de noir, elle portait une robe verte. Tom l'avait déjà aperçue sur ce sentier, attendant l'arrivée d'un autre bâtiment. Pour qu'il puisse la voir, sentir qu'elle l'accueillait.

La frégate prenait de la gîte, il imaginait les grincements des poulies, le claquement de tonnerre de la toile comme on brassait les vergues. Il avait assisté si souvent à ce spectacle. Lui n'était qu'un homme simple qui faisait son devoir, en temps de paix comme en temps de guerre.

Mais quel bâtiment *voyait-elle*? se demandait-il. Quand se croyait-elle?

Catherine passa près des chevaux, mais sans dire un mot.
Ne me quitte pas!

II

CE N'EST PLUS UN ÉTRANGER

Adam Bolitho, une main posée sur la lisse de dunette, fixait des yeux l'horizon embrumé qui s'inclinait comme pour se débarrasser du vaisseau. Ils avaient fait de l'exercice de manœuvre pendant la plus grande partie du quart du matin, exercice rendu encore plus pénible qu'à l'accoutumée par le vent qui soufflait violemment. Il était plein nord, assez fort pour faire gîter *Le Sans-Pareil*, au point que la mer giclait contre les mantelets de sabords fermés et douchait copieusement les hommes au travail dans les hauts ou sur le pont, si bien qu'on aurait dit que le vaisseau essayait une tempête tropicale.

Trois jours depuis que les côtes déchiquetées de Cornouailles avaient disparu dans le sillage, et tous avaient été bien employés.

Les marins se laissaient glisser sur le pont, les terriens et certains qui n'avaient pas encore suffisamment confiance en eux se rejetaient solidement aux enfléchures lorsque le bâtiment s'inclinait sous le vent, leur donnant l'impression que la mer était immédiatement sous eux. Malgré le vent, ça sentait le rhum, et Adam avait déjà noté qu'un mince filet de fumée s'échappait par la cheminée de la cambuse.

– C'était mieux cette fois-ci, monsieur Galbraith.

Il crut voir son second jeter un regard à la poche dans laquelle il serrait sa vieille montre. Il se demanda ce que

cela lui faisait, de devoir recevoir ses ordres comme le subordonné qu'il était redevenu, après avoir exercé un commandement.

– Vous pouvez renvoyer la bordée en bas.

Adam entendit les hommes quitter leur poste en courant, heureux d'échapper enfin à tous ces désagréments pour aller pester contre leur commandant devant un bon quart de rhum.

Il savait que le maître pilote l'observait depuis son endroit de prédilection, près de ses timoniers, chaque fois que le bâtiment modifiait sa route ou changeait d'amures.

Il gagna le bord au vent en essayant les embruns qui lui mouillaient le visage, le corps incliné sur le pont. Les voiles se regonflaient comme des armures. La mer était agitée, moutonnante, mais elle était plus calme que dans le golfe de Gascogne. Il y avait trop d'embruns pour que l'on puisse distinguer la terre, mais elle était bien là : une longue bosse pourpre, comme si un banc de nuages était tombé du ciel. Le cap Saint-Vincent. Et en dépit de tous les exercices, des changements de route pour mettre à l'épreuve les gabiers et les nouveaux embarqués, l'atterrissage avait été parfait. Il avait vu les calculs du maître pilote et le compte qu'il faisait chaque jour de la distance parcourue à l'estime.

Il s'appelait Joshua Cristie, et son visage était si tanné, si ridé, qu'il ressemblait au Vieillard de la Mer. Adam savait pourtant qu'il avait une quarantaine d'années. Il avait servi à bord de tout ce qui flotte, depuis des goélettes jusqu'à des deuxièmes-rangs, et cela faisait dix ans qu'il était maître pilote. Si les officiers marinières supérieurs constituent la colonne vertébrale d'un vaisseau, le maître pilote est sans nul doute son gouvernail. *Le Sans-Pareil* pouvait se féliciter de l'avoir à bord.

Adam s'approcha de lui.

– Gibraltar, demain, non ?

Cristie le regardait, l'air impassible.

– Je vois pas de problème, commandant.

Il avait des manières assez brusques, s'en tenait aux faits et était plutôt avare de ses mots.

Adam aperçut Galbraith, de retour à l'arrière, en compagnie cette fois-ci de l'un des cinq aspirants du bord. Il fouilla dans sa mémoire. Sandell, c'était son nom. Galbraith lui disait :

– Je vous ai bien observé, monsieur Sandell. *À deux reprises*. Je vous ai déjà mis en garde. La discipline est une chose, faire usage de la force en est une autre.

– Mais, monsieur, répliqua l'aspirant, il l'a fait intentionnellement. Il a fait exprès de traîner, et mon équipe a pris du retard.

Galbraith n'avait pas pour habitude de manifester ainsi sa colère, surtout lorsque des hommes de quart risquaient de l'entendre. Il semblait avoir du mal à se calmer.

– Ce que je sais, c'est que vous devez vous occuper de ceux dont vous avez la charge. C'est indispensable si vous voulez devenir officier du roi. Inspirez-les, persuadez-les si cela vous fait plaisir, mais en aucun cas vous ne devez *abuser* de vos privilèges. Je ne vous le répéterai pas deux fois !

L'aspirant salua avant de se retirer. Adam aperçut furtivement son profil. Galbraith s'était fait un ennemi, c'était toujours le cas quand on était second.

Galbraith remonta le pont incliné et lui dit :

– Quelle jeune brute ! Il s'emporte trop vite. Je sais bien que son exercice a été gâché par l'homme en question. J'en ai été témoin. Mais il nous en manque une soixantaine, et, avec certains des embarqués qui ne sont que des rustres, il faut faire preuve de davantage d'attention !

On aurait dit la brume qui s'éclaircit dans une lunette. Adam se souvint soudain d'avoir entendu parler d'un aspirant débarqué qui était passé en cour martiale après

la mort accidentelle d'un marin en mer. Le cas n'avait jamais été jugé, et l'aspirant avait obtenu un autre embarquement. Il était fils d'amiral. C'était à peu près à l'époque où Galbraith avait vu la promotion promise annulée. Personne ne pouvait démontrer que les deux faits avaient un rapport ; rares étaient ceux qui s'en souciaient seulement. Sauf Galbraith. Et il était là, officier en second de l'une des frégates les plus formidables de la marine. S'en contenterait-il, ou serait-il encore trop marqué par ce qui lui était arrivé pour faire preuve de l'allant qui lui avait valu un commandement ?

– D'autres ordres, commandant ?

Adam jeta un coup d'œil aux dix-huit-livres les plus proches. Encore une différence. Ils constituaient l'armement principal du *Sans-Pareil* et ils faisaient le plus gros de son déplacement. Les architectes avaient insisté pour que ces pièces, dont la volée faisait en général neuf pieds de long, soient réduites d'un pied pour tenter de limiter le poids.

Une frégate ne valait que par sa puissance de feu et son agilité. Adam n'avait pas manqué de remarquer que la mer écumait jusqu'aux sabords du bord sous le vent. En cas d'engagement rapproché, aucun commandant ne pouvait plus espérer dominer son adversaire en comptant uniquement sur l'avantage du vent.

Il finit par répondre :

– Nous ferons l'école à feu de la batterie bâbord cet après-midi, monsieur Galbraith. Je veux que nos gens connaissent leurs pièces comme le fond de leur poche. Ainsi que vous le faisiez remarquer, nous sommes sous-armés et si nous sommes contraints d'engager des deux bords, nous serons à la peine.

Il le vit froncer légèrement le sourcil.

– Je sais, nous n'aurons peut-être pas à combattre. Pour

ce que nous en savons, la guerre est peut-être déjà terminée.

Adam lui prit le bras et le sentit reculer à ce contact.

– Mais si nous *devons* nous battre, j’entends que ce soit pour vaincre !

Galbraith le salua avant de se retirer, certainement pour aller entendre les questions et les plaintes du carré.

Adam se dirigea vers les filets de branle dégoulinants, obligé de se retenir comme le pont s’inclinait sous une rafale. On avait presque perdu la terre de vue. Le cap Saint-Vincent, les parages de l’un des engagements les plus marquants de cette guerre. C’est là que Nelson, bravant les règles strictes des « Instructions pour la mer », avait attaqué le navire amiral espagnol, la *Santissima Trinidad*, cent trente canons, le plus gros vaisseau du monde. Tellement semblable à son oncle, songea-t-il. Sir Richard Bolitho n’avait jamais laissé les règles conventionnelles de la guerre prendre le pas sur l’initiative et l’audace. Il était triste de penser que ces deux amiraux, tant admirés, tant aimés, n’avaient jamais eu l’occasion de se rencontrer.

Il passa son mouchoir trempé sur son visage qui ruisselait d’embruns, celui-là même qu’il avait prêté à Catherine à l’église. Elle s’en était servie pour s’essuyer les yeux derrière son voile. Galbraith l’avait remarqué, lui aussi...

Irrité, il se ressaisit et s’approcha de la lisse. Quelques marins étaient occupés à des travaux d’épissure ou à des réparations ; comme à bord de n’importe quelle frégate, les milles et les milles de cordages nécessitaient des soins constants. Certains levèrent les yeux, avant de détourner immédiatement la tête. Ces hommes qui pouvaient construire un bâtiment de la même façon qu’ils pouvaient le démolir. Il eut un sourire amer. *Et un commandant tout aussi bien.* Certains, condamnés pour dettes, voleurs, hommes sans pitié ou pleutres, étaient du gibier de cour d’assises.

Leur seul autre choix, c'était la corde ou la déportation. Il regardait les embruns jaillir autour de la guibre, qui faisaient briller la belle figure de proue telle une nymphe jallissant de la mer.

Le Sans-Pareil allait les souder, en faire un équipage, une seule équipe.

Quand ils auraient atteint Gibraltar, quels ordres allait-il y trouver? Rentrer en Angleterre? Se voir affecter à une autre escadre sur d'autres océans? Si rien n'avait changé, il allait poursuivre sa route vers Malte pour rallier l'escadre nouvellement constituée sous la marque du vice-amiral Sir Graham Bethune. Cette seule pensée le consternait. On avait envoyé Bethune relever Sir Richard Bolitho, mais le Destin en avait décidé autrement. Sans cela, c'était Bethune qui serait mort, et Bolitho aurait été de nouveau uni à sa Catherine. *Kate*.

Comme Adam, Bethune avait servi en tant qu'aspirant de Bolitho, pendant son premier commandement, la petite *Hirondelle*. Et Valentine Keen également, aspirant lorsque Sir Richard commandait une frégate. Tant de visages à jamais disparus. *Nous, les Heureux Élus*. Il n'en restait pratiquement plus.

Il aperçut deux des «jeunes messieurs» qui avançaient vaille que vaille sur le pont principal tout glissant. Ils étaient obligés de crier pour dominer le claquement de la toile et le chuintement de l'eau, sans se soucier apparemment des autres.

Ils étaient au nombre de cinq. Il allait devoir consentir quelques efforts pour les connaître individuellement. Le commentaire sans nuances de Galbraith, à propos d'inspiration et de sens du commandement, valait pour tous; il en avait toujours été ainsi. À bord de vaisseaux plus gros, qui embarquaient des palanquées d'aspirants, on avait toujours le risque de les voir tomber dans les brimades ou de petits

excès de tyrannie. Il l'avait découvert lui-même bien assez tôt, ce qui, entre autres, lui avait enseigné à se défendre et à protéger ceux qui étaient trop faibles pour le faire.

À présent, sa réputation à l'escrime comme au pistolet étoufferait tout ennui avant qu'il ait seulement commencé. Mais cela n'avait pas été simple. Il lui avait fallu du temps pour comprendre et maîtriser cet art. D'abord des leçons régulières auprès d'un maître d'armes, et plus tard acquérir la maîtrise du sabre, les finesses de l'attaque et de la défense. Du temps ? Ou avait-il plutôt décidé de ne pas savoir quel en était le prix ? Jusqu'à ce qu'il entende son maître, dans la chambre à côté, dans le lit de sa mère. Et tant d'autres.

Désormais, c'était différent. Ils pouvaient penser ce qu'ils voulaient, jamais ils n'oseraient dire du mal d'elle.

Pourtant, ces souvenirs demeuraient, comme une blessure mal refermée.

Adam aperçut l'aspirant de quart, Fielding, qui griffonnait quelque chose sur son ardoise. La concentration lui faisait pincer les lèvres. C'était cet homme qui l'avait appelé un matin, alors qu'il n'arrivait pas à émerger de ce même rêve.

Il repensait à Catherine, à son dernier baiser désespéré lorsqu'elle avait quitté la demeure. *Pour protéger ma réputation*. On ne peut rien faire contre les rêves. Et dans certains d'entre eux, elle ne lui avait jamais résisté.

Il entendit quelqu'un toussoter dans son dos. C'était Usher, devenu secrétaire du commandant après avoir été aide-commis. Un homme sec, nerveux, qui détonnait totalement à bord d'un vaisseau de guerre. O'Beirne, leur chirurgien rubicond, lui avait confié qu'Usher se mourait lentement, « un peu plus chaque jour ». Ses poumons étaient malades, ce qui était plus que fréquent dans les espaces confinés d'un bâtiment. Il songea à Yovell, le secrétaire qui avait officié pour son oncle. Un érudit que l'on ne voyait

jamais sans sa bible. S'il avait été là... Mais il chassa vite cette pensée.

– Oui, Usher?

– J'ai fait des copies des rôles, commandant. Trois de chaque.

Il éprouvait systématiquement le besoin d'expliquer ses tâches en détail.

– Très bien. Je les signerai après avoir avalé quelque chose.

– Ohé du pont ! Voile par le travers bâbord !

Tous levèrent la tête. Au cours de la traversée, on n'avait guère entendu la voix de la vigie.

Le pilote se découvrit.

– Dois-je envoyer quelqu'un en haut, commandant ?

Adam se tourna vers lui. Cristie était un professionnel ; sans quoi il n'aurait pas été ici. Sa demande n'était pas anodine. Wynter, second lieutenant et officier de quart, sortit à la hâte de la chambre des cartes, mais des miettes sur sa vareuse trahissaient ce qu'il était en train de faire. Il était jeune, efficace et enthousiaste. Lorsqu'il le jugeait opportun, il était capable de rester si impassible qu'il était difficile de deviner ce qu'il pensait, chose assez inhabituelle chez un jeune officier. Mais son père siégeait aux Communes, ceci expliquait peut-être cela.

– Monsieur Fielding, lui dit Adam, donnez-moi votre lunette. Je vais grimper.

Et, voyant que Cristie le regardait attentivement :

– Je ne vais pas réduire la toile. Pas encore.

Adam cala sa coiffure dans l'échelle de descente, ses cheveux mouillés lui collaient au front.

– Un navire marchand qui cherche la compagnie d'une frégate ?

Mais il secoua la tête comme si quelqu'un lui avait répondu.

– Je ne pense pas. Je connais certains officiers de la marine du roi qui ne seraient pas les derniers à enrôler de force quelques marins, quoi que l’Amirauté nous prescrive de faire !

Cristie esquissa un de ses rares sourires. Il comprenait parfaitement. Même des marins munis du document de protection dûment certifié – ce document qui devait les protéger des exigences d’une flotte qui avait faim – avaient été enrôlés. Il aurait fallu des mois pour tirer ce genre d’affaire au clair et tenter d’agir.

Cristie lui dit :

– S’il remonte dans le vent, nous pourrions jamais le rattraper.

Adam leva les yeux vers la mâture. *Pourquoi ?* Était-ce un geste de démonstration ? Un geste de bravade, peut-être ?

Il balançait la grosse lunette sur son dos et se dirigea vers un porte-cadènes du grand mât, puis jeta un autre coup d’œil aux croisillons de hune qui oscillaient, là où se tenait la vigie perchée comme un oiseau de mer, insouciant ou indifférent à cet autre univers loin sous ses jambes qu’il balançait.

Tous le regardaient, puis le lieutenant de vaisseau Wynter s’écria :

– Pourquoi est-il ainsi, monsieur Cristie ? Comment arrive-t-il à en savoir plus que nous tous ?

– Le commandant, y lui échappe pas grand-chose, monsieur Wynter – il lui montra les miettes. Vos menus plaisirs, par exemple !

Un marin dit à voix basse :

– V’là le second qui arrive, monsieur !

Morbleu ! Wynter observait la mince silhouette du commandant, penché en arrière, le corps déjeté au-dessus de la mer écumante qui jaillissait sous l’étrave joliment inclinée. Wynter avait vingt-deux ans, il se souvenait des compliments

et de la jalousie que lui avait valu sa nomination à bord du *Sans-Pareil*. Premier vaisseau de cette série, de ces frégates qui leur avaient tant fait défaut lorsqu'ils en auraient eu le plus grand besoin, au cours de la guerre contre la marine américaine. Mais alors que l'on désarmait la Flotte, qu'officiers et marins étaient renvoyés ou placés en demi-solde et n'avaient plus aucun avenir, il avait eu de la chance. Tout comme Galbraith, son supérieur, qui semblait bien âgé pour son grade comparé à la plupart des lieutenants de vaisseau ; il devait considérer son embarquement comme une dernière chance, et non comme un nouveau départ.

Un vaisseau tout neuf, et commandé par celui que l'on tenait pour un officier d'une grande bravoure, plein de ressources. Son seul nom disait tout, il faisait partie de la légende et, désormais, des regrets que soulevait l'amiral qui avait entraîné son pays, avant de le plonger dans l'horreur.

Wynter servait à bord d'un vieux troisième-rang quand il avait appris sa nouvelle nomination. Son père, étoile montante du Parlement, célèbre pour sa critique acerbe des affaires navales et militaires, n'y était certes pour rien. Lorsqu'il avait pris la mer pour la première fois, en tant qu'aspirant, son père ne l'avait pas du tout encouragé.

« Un bon régiment aurait été préférable, je t'aurais donné de quoi mener une existence agréable avec des gens de bonne compagnie et non avec des voyous ! Tu ne viendras pas te plaindre le jour où tu auras perdu un bras ou une jambe par la faute d'un commandant assoiffé de gloire ! »

Et Wynter n'avait encore jamais participé à un combat naval, principalement parce que le vieux soixante-quatorze était trop lent pour prendre un ennemi en chasse. Le bâtiment restait le plus clair du temps à la traîne de l'escadre. Pas de doute, on allait le désarmer, comme tant de ces vieux vaisseaux qui, pendant tant d'années, s'étaient interposés entre l'Angleterre et ses ennemis naturels.

Il aperçut Bellairs, le plus ancien aspirant, chargé des signaux à bord du *Sans-Pareil*. Avec un peu de chance, il serait le prochain à passer son examen d'enseigne. Il était en conversation avec le maître pilote, paré à rassembler ses hommes s'il se passait quoi que ce soit d'inhabituel. À l'en croire, il avait participé à plusieurs batailles lorsqu'il servait avec l'escadre de la Manche à bord d'une frégate légère de trente-deux canons.

Wynter leva les yeux vers son commandant. Celui-ci était presque arrivé en haut, apparemment insensible à l'altitude, aux tremblements et aux secousses des mâts soumis au poids des espars et des cordages.

Il connaissait l'histoire du capitaine de vaisseau Adam Bolitho. Un commandement à vingt-trois ans, puis les succès qui s'étaient enchaînés contre les Français et les Américains, succès assez démontrés par le montant de ses parts de prise. Jamais personne n'évoquait le revers de la médaille : la honte jetée sur sa famille à cause d'un père qui avait changé de bord pour commander un corsaire contre son propre pays pendant la guerre d'indépendance. Mais tout le monde était au courant. Quel effet cela lui faisait-il ? Wynter se détourna, aveuglé par un éclair de lumière délavée. *Et moi, quel effet cela me ferait-il ?*

Il entendait Cristie rapporter au second ce qu'avait annoncé la vigie. Wynter ne perçut pas la réponse ou l'éventuel commentaire qui s'ensuivit, mais Galbraith était ainsi. Il était très accessible au carré quand on y parlait des affaires du bord ou des tours de quart. Toujours prêt à donner un conseil sur l'aptitude de tel ou tel marin à remplir telle ou telle tâche. Mais si la conversation prenait un tour plus personnel, si on lui demandait son opinion sur le déroulement de la guerre ou la confiance que l'on pouvait accorder au haut commandement, il se refermait comme une huître. Contrairement à beaucoup d'autres. Le

capitaine Louis Bosanquet, qui commandait la compagnie de fusiliers du bord, était exactement l'opposé. Très sévère envers ses hommes, c'était un véritable moulin à paroles au carré, surtout quand il avait trop tâté de la dive bouteille. Son adjoint, le lieutenant John Luxmore, était lui du genre jugulaire-jugulaire. Il donnait l'impression de ne vivre que pour l'entraînement et le bien-être de ses « cabillots ». O'Beirne, leur chirurgien, originaire de Galway – Wynter n'avait jamais rencontré quelqu'un qui connaisse autant de plaisanteries que lui –, et Tregillis, le commis, étaient tous deux gens de bonne compagnie dans un carré et pas pires que ce que l'on trouvait à bord de n'importe quel bâtiment comparable. Seule exception, Vivian Massie, premier lieutenant, un homme basané qui avait participé à plus d'un combat et ne cachait pas son ambition dévorante. Cela dit, il pouvait se montrer réservé, presque secret, comme si toute confiance un peu personnelle risquait d'être prise pour une marque de faiblesse. Un bon combattant, mais mieux valait ne pas s'en faire un ennemi, se disait Wynter.

Wynter se raidit en voyant que Galbraith venait le rejoindre à la lisse.

Le commandant Bolitho avait presque atteint les croisillons de hune. Mais il pouvait encore commettre une maladresse. S'il glissait et chutait, s'il ne heurtait pas un espar ou le bâtiment, la dégringolade le laisserait sans connaissance. Mettre en panne et affaler une embarcation demanderait bien trop de temps. Il jeta un coup d'œil à Galbraith dont il voyait le profil bien dessiné. En cas de malheur, c'était *lui* qui prendrait le commandement. Ce ne serait peut-être que provisoire, mais cela lui donnerait la reconnaissance dont il avait besoin et après laquelle il soupirait. Ça arrivait au combat, c'était ainsi que l'oncle du commandant était tombé. *Chausser les souliers des morts.*

Personne n'en parlait jamais, mais tout le monde y songeait dès qu'il était question de promotion.

Wynter, se protégeant les yeux, leva de nouveau la tête vers le fouillis de manœuvres et les voiles qui battaient.

Pourquoi le commandant faisait-il cela? Fallait-il qu'il ne se fie à personne? Un jour, il avait entendu Bosanquet dire que le commandant était plus en forme que lorsqu'il avait posé le pied à bord. Galbraith, qui était présent, lui avait répondu : « Monsieur, je pourrais en dire autant de vous! » Ce qui avait clos le débat. Pour cette fois.

Une silhouette s'approchait sur le pont principal. L'homme s'arrêta pour contempler la mer. C'était Jago, le maître d'hôtel du commandant, seul marin à bord à avoir déjà servi Adam Bolitho. Le visage en lame de couteau, tanné, les cheveux attachés en un catogan impeccable à l'ancienne mode, à la façon du second maître canonier qu'il avait été. Il avait un lourd passé, et l'on disait qu'il avait été fouetté injustement à bord d'un autre vaisseau par un commandant pervers. On sentait encore chez lui une colère rentrée, un air de défi mal contenu. Wynter l'avait surpris un jour, nu jusqu'à la taille, qui se lavait à la pompe de pont; les cicatrices étaient chose banale, mais Jago exhibait les siennes presque avec fierté. « Quelle arrogance », voilà ce qu'en avait dit Massie.

Quoi qu'il en soit, Jago connaissait leur commandant mieux qu'eux tous. Il était avec lui lorsqu'ils avaient pris d'assaut une batterie lors de l'attaque des forces combinées sur l'arsenal et les principaux bâtiments de Washington. D'aucuns soutenaient qu'il s'agissait d'une opération de repréailles, après que les Américains avaient envahi le Canada et attaqué Yorktown; d'autres prétendaient qu'il fallait y voir une dernière démonstration de force d'une guerre où personne ne pouvait l'emporter.

Luke Jago savait pertinemment que les officiers de la

dunette l'observaient et il devinait sans peine leurs pensées. Lui aussi était surpris d'être sur ce bâtiment, avec sa nouvelle fonction, alors que son rêve était de quitter la marine dont il ne conserverait que des souvenirs amers.

Il se rappelait très précisément le moment où le capitaine de vaisseau Bolitho lui avait proposé de devenir son maître d'hôtel, et aussi le refus qu'il lui avait opposé. Bolitho était l'un des rares officiers que Jago ait appréciés, ou à qui il ait accordé sa confiance, mais son opinion était faite. Il était fermement décidé. Jusqu'à cette dernière bataille, le pont balayé par le feu de l'ennemi, les hommes qui hurlaient en tombant des hauts. Lorsque le commodore s'était écroulé à ses côtés et que l'on ne pouvait plus rien pour lui. Il avait entendu les rumeurs, comme tout le reste de l'équipage : le commodore, disait-on, s'était fait tirer dessus à bord de leur propre bâtiment, mais il n'avait rien appris de plus. Jago esquissa un sourire. Il ne se rappelait même plus le nom de ce salaud.

Mais il se souvenait de celui de John Whitmarsh, cet enfant, domestique du commandant, qui avait survécu au naufrage de l'*Anémone*. Il se souvenait même fort bien de lui. Son sourire s'effaça. Les Yankees avaient pendu l'ancien maître d'hôtel de Bolitho parce qu'il avait fait le nécessaire pour que l'*Anémone* ne finisse pas comme prise.

Le commandant Bolitho s'était pris d'affection pour ce garçon ; peut-être se retrouvait-il un peu en lui. Il avait décidé de l'aider sur ses propres deniers, afin de parfaire son éducation et de lui permettre de revêtir un jour l'uniforme du roi. Jago revoyait encore le mousse lui montrer le poignard que le commandant lui avait donné, sans doute le seul cadeau qu'il ait jamais reçu. D'une voix qui ne tremblait pas, il avait dit à Jago qu'il voulait rester avec son commandant. Il ne désirait rien d'autre, voilà ce qu'il avait dit.

Jago avait observé le visage d'Adam Bolitho lorsqu'il lui

avait annoncé que Whitmarsh s'était fait tuer. Un boulet avait éclaté contre l'une des pièces et un fragment de métal avait fauché cette jeune existence sur le coup ; il était mort sans montrer le moindre signe de souffrance ni de terreur.

C'est précisément à cet instant qu'il s'était décidé – ou peut-être l'instant avait-il décidé pour lui. Il ne parvenait pas encore à admettre que ce n'était pas exactement sa décision. Bolitho et lui avaient échangé une poignée de main, la fumée emplissait encore l'air, lorsque la frégate ennemie avait rompu le combat. « Une victoire, commandant », s'était-il entendu déclarer. « Ou c'est tout comme. » Il avait cru devenir fou. Jusqu'à ce qu'ils aient immergé leurs morts, dont le jeune John Whitmarsh avec son beau poignard au côté.

À cent soixante pieds au-dessus de leur tête, indifférent à ce que les hommes pouvaient bien penser, Adam Bolitho s'assura à poste avant de regarder ce qui se passait en bas. Le bâtiment paraissait osciller d'un bord sur l'autre, comme si son perchoir dans les croisillons était immobile. Depuis sa première ascension dans les hauts, quand il était aspirant à bord du vieil *Hypérion* de son oncle, il ne s'était jamais lassé de ce spectacle. Même à l'époque où on l'envoyait dans le grand mât pour le punir d'une gaminerie ou d'une imprudence, il s'émerveillait de ce qu'il voyait. Le vaisseau, si loin sous ses semelles ; les petites silhouettes bleu et blanc des officiers et des aides-pilotes ; les marins rassemblés en petits groupes ; les tuniques écarlates des fusiliers. Son bâtiment, sur toute la longueur de ses cent cinquante pieds, plus de mille tonnes d'artillerie, de mâts et d'espars, sans compter tous ceux qui servaient et se battaient à son bord.

Son oncle lui avait avoué avoir toujours détesté grimper dans les hauts quand on envoyait de la toile ou que l'on prenait des ris. Encore une chose qu'Adam avait apprise :

que l'on peut vaincre sa peur s'il semble plus dangereux de la laisser paraître.

Il jeta un coup d'œil à son compagnon. Une figure tannée comme du cuir et des yeux perçants comme il n'en avait jamais vu, pareils à du verre poli. Il eut un instant d'hésitation.

– Sullivan, c'est cela ?

Le marin montra toutes ses dents ébréchées.

– C'est ben moi, commandant.

Il eut un léger sourire lorsque Adam dégagea la courroie de sa lunette.

– Où est-il ?

C'était étrange : en dépit de ses efforts pour rester à bout de gaffe, le vaisseau se rapprochait. Un visage dont il se souvenait à peine. D'aucuns auraient dit : un marin typique. Des hommes durs, rudes et, à leur manière, de simples hommes.

– Même relèvement, commandant.

Adam stabilisa sa lunette et la leva doucement. Les crêtes des déferlantes lui jaillirent à la figure, grossies par la puissante lunette jusqu'à devenir d'énormes vagues.

Il pouvait sentir le grément trembler, mât après mât, jusqu'à l'emplanture dans la quille. Il se souvenait du plaisir simple et de la fierté de ceux qui avaient construit ce vaisseau, quand il avait insisté pour qu'ils assistent à sa prise d'armement.

Et voilà, il était là, se soulevant avant de replonger, avec sa voilure sombre qui se détachait sur les nuages en fuite. La vigie annonça :

– Grément de misaine carré, commandant.

Adam acquiesça et attendit que la lunette se restabilise. Un brigantin qui marchait bien sous la brise de terre, presque en inclinaison nulle. Lorsqu'il laissa retomber sa lunette, il eut l'impression de le voir disparaître jusqu'à ne

plus être qu'une petite tache de couleur en mouvement. Il était toujours aussi surpris de constater que des hommes comme Sullivan, qui dédaignaient la lunette, ou qui l'auraient volontiers échangée contre un couteau neuf, un vêtement en bon état, ou un coup à boire si on le leur avait proposé, repéraient et identifiaient un autre bâtiment quand un terrien n'aurait rien remarqué du tout.

– Quelqu'un du coin, vous ne croyez pas ?

Sullivan observa Adam avec un intérêt nouveau.

– Espagnol, je dirais, commandant. J'en ai déjà croisé, aussi au sud qu'à Bonne-Espérance. De bons petits bateaux – et il ajouta du bout des lèvres : À condition d'être convenablement manœuvrés, pour sûr, commandant !

Adam revint au bâtiment. Le pilote avait raison. Ils n'arriveraient jamais à le rattraper avec ce vent contraire. Mais quel intérêt ? Perdre du temps et rallonger les distances quand, demain, ils pouvaient relâcher sous l'ombre du Rocher ?

Comme si c'était hier. Il ralliait Plymouth, on lui avait dit qu'une embarcation sortait du port à leur rencontre. Et pas une simple embarcation, mais le canot d'un amiral : l'aide de camp qui venait en personne l'informer du décès de son oncle, pour être le premier à le préparer à cette nouvelle. Le vice-amiral Valentine Keen. L'ami de son oncle. Le même sentiment de culpabilité le reprit ; cela ne cesserait jamais. Le mari de Zénoria. Après la mort de Zénoria, Keen s'était remarié. Mais, comme lorsqu'il s'était retrouvé seul dans le silence de la demeure, Adam ne pensait qu'à Zénoria. À ce qu'il avait commis.

Keen lui avait rapporté ce qu'il savait : les circonstances de la mort de Bolitho, puis son immersion. Rien de très précis, si ce n'est que son bâtiment amiral avait engagé deux frégates armées par des renégats et des traîtres qui, comme d'autres, avaient aidé Napoléon à s'évader de l'île d'Elbe.

Il avait marché sur Paris alors que les alliés ne s'étaient pas encore remis de leur surprise.

Bethune devait en avoir appris davantage, il devait savoir où les frégates avaient trouvé refuge avant de rencontrer inopinément le *Frobisher*. Et qui avait fomenté ce plan. Adam s'aperçut soudain qu'il serrait à toute force sa lunette, au point que ses jointures étaient devenues blanches. À présent, l'Espagne était un allié. Et pourtant, un espagnol avait été impliqué dans l'affaire.

Il répéta lentement :

– Un espagnol ?

L'homme le dévisagea. Le neveu de Sir Richard Bolitho. Un cracheur de feu, à ce qu'on disait. Un guerrier. Cela faisait près de quarante ans que Sullivan naviguait. Lui qui avait servi tant de commandants ne se rappelait pas avoir jamais adressé la parole à aucun d'entre eux. Et celui-là, il connaissait même son nom.

– J'en parierais volontiers un godet, commandant.

Un godet. Le mot qu'aurait employé John Allday. Où était-il à présent ? Que deviendrait-il ? Un vieux chien qui avait perdu son maître...

Adam sourit.

– D'accord pour le pari. Vous l'aurez, votre godet !

Adam saisit un hauban et commença à se laisser glisser jusqu'au pont, sans se soucier du goudron qui tachait son pantalon blanc. L'instinct ? Le besoin de prouver quelque chose ? Il arriva sur le pont où les autres l'attendaient.

– Commandant ?

C'était Galbraith, inquiet.

– Un brigantin espagnol. On a une sacrément bonne vigie. Galbraith se détendit un peu.

– Sullivan ? C'est la meilleure, commandant.

Mais Adam ne l'écoutait pas.

– Ce bâtiment nous suit.

Il se tourna vers Galbraith. Voilà que ça revenait. Le doute, la méfiance. L'incertitude.

– Je n'oublierai pas ce vaisseau, monsieur Galbraith.

Wynter se pencha et demanda soudain :

– Un ennemi, commandant ?

– Un assassin plutôt, si vous voulez mon avis, monsieur Wynter.

Adam fit volte-face. Jago lui apportait sa coiffure.

– Voyez que le carré donne la double à Sullivan quand on l'aura relevé.

Ils le regardèrent gagner la descente comme si rien n'avait d'importance, tout comme les deux aspirants qu'il avait aperçus un peu plus tôt.

L'aspirant Fielding se leva pour examiner la lunette que le commandant venait de lui rendre. Il en parlerait dans sa prochaine lettre à ses parents, quand il trouverait le temps de leur écrire. Le commandant lui avait adressé la parole. Ce n'était plus un étranger... Il sourit, assez content de sa formule. C'était exactement cela.

Il se souvenait du jour où il était allé réveiller le commandant parce que le lieutenant de vaisseau Wynter s'inquiétait du vent. Il lui avait même effleuré le bras. Il était tiède, comme si le commandant était fiévreux. Puis il avait crié quelque chose. Un nom de femme.

Mais cela, il n'en parlerait pas dans sa lettre. C'était trop personnel.

Il se demandait pourtant qui pouvait bien être cette femme.

Il avait l'impression d'avoir partagé quelque chose avec lui. Il songeait à l'aisance du commandant quand il s'était laissé descendre sur le pont, tel un gabier. Peut-être les autres n'avaient-ils rien remarqué.

Il sourit de plus belle, content de lui. *Ce n'est plus un étranger.*

Le vice-amiral Sir Graham Bethune, dans la grand-chambre, s'approcha de la fenêtre qui donnait sur le balcon pour observer les manœuvres des innombrables petites embarcations à l'abri du Rocher. Au cours de sa carrière, il avait relâché bien souvent à Gibraltar, sans jamais songer qu'il y reviendrait un jour à bord de son propre vaisseau amiral, au sommet de son métier. Au début de la guerre, il n'était que le modeste commandant d'une frégate. Il avait été surpris et passablement dépité de voir à quel point ses fonctions, à l'Amirauté, l'avaient ramolli.

Il jeta un coup d'œil à sa redingote aux grosses épau-
lettes dorées, posée sur le dossier d'un siège. La mesure du succès qui l'avait mené jusque-là. Il était l'un des plus jeunes amiraux de la liste navale. Il avait toujours pensé que cela ne le changerait pas, qu'il n'était pas différent du jeune commandant inexpérimenté qui avait rencontré l'ennemi pour la première fois sans autres atouts que son talent et sa détermination pour le soutenir.

Ni différent de l'aspirant. Il se tourna vers la face du Rocher plongée dans l'ombre. À bord d'une petite corvette, *L'Hirondelle*, le premier commandement de Richard Bolitho.

Il ne parvenait toujours pas à s'y faire. Il revoyait le message qu'on lui avait apporté dans ses somptueux bureaux de l'Amirauté, l'écriture qui se brouillait devant ses yeux au fur et à mesure qu'il lisait, comprenant enfin que l'impossible était arrivé. Napoléon s'était rendu. Il avait abdiqué. Tout était fini. Un soulagement pour tant de gens, mais, pour lui, une grande porte qui se fermait à la volée.

Il regardait sa chambre, les reflets scintillants de l'eau sur le plafond bas. L'endroit lui semblait si étriqué après l'existence qu'il avait connue à Londres. C'est *lui* qui avait changé.

Il entendait le bruit que faisaient les hommes sur le pont supérieur, les grincements des palans. On hissait à bord les denrées apportées d'Angleterre par les navires de ravitaillement.

Ses pensées retournèrent à Catherine Somervell – et elles ne le quittaient guère, à dire vrai. À cette nuit-là, lors de la réception donnée à la résidence de Castlereagh, lorsque l'amiral Rhodes avait surpris les invités en demandant à l'épouse de Bolitho de venir le rejoindre pour partager les applaudissements destinés à son mari absent. Bethune avait supplié Catherine de lui permettre de la raccompagner à sa maison de Chelsea, mais elle avait refusé. Elle était assez calme pour prendre sa demande en considération ; il y avait eu suffisamment de scandale comme cela. Plus tard, il avait appris l'agression dont elle avait été victime chez elle, l'écœurante tentative de viol par le capitaine de vaisseau Oliphant, un cousin de Rhodes selon toute vraisemblance. Ensuite, tout était allé très vite. Rhodes n'était pas devenu Premier lord comme il l'espérait, et plus jamais on n'avait entendu parler de son cousin.

Il revint à sa lourde redingote. *Puis on m'a affecté ici.* Au commandement d'une petite escadre de frégates chargée de conduire des patrouilles et de mener des opérations de recherche. Trop tard pour relever Sir Richard Bolitho à Malte, et il n'était même plus en Angleterre lorsque la nouvelle de sa mort avait éclaté. Pas de doute, il avait changé. Dans le temps, il avait pu s'imaginer menant une vie confortable, marié à une femme qui aurait rempli son rôle et partagé son ambition à défaut de le rendre heureux. Mais leur vie de couple avait tourné à l'aigre après ces événements, et il soupçonnait son épouse d'avoir activement aidé Rhodes à humilier et à insulter Catherine lors de cette réception donnée en l'honneur de Wellington.

Il passa de l'autre bord et s'abrita les yeux pour observer

le continent, l'Espagne. Difficile de ne pas la considérer comme l'ennemie ; il y avait toujours eu à Algésiras quelqu'un pour observer l'arrivée d'une nouvelle voile, et des courriers prêts à partir au grand galop jusqu'au relais suivant pour transmettre leur message. *Un vaisseau qui arrive d'Angleterre. Pour quelle destination ? Pour quoi faire ?*

Et nombreux étaient ceux qui croyaient que l'Espagne accueillait dans ses ports des ennemis. Des ennemis qui voulaient tirer bénéfice de la chute de Napoléon pour vider de vieilles querelles dans ces eaux et reprendre la piraterie, le trafic d'esclaves vers les marchés de l'Amérique et des Antilles qui n'attendaient que ça, en dépit des lois si benoîtement passées pour l'interdire. Leurs nouveaux alliés. Cela allait-il durer ? Pourraient-ils jamais oublier ?

Un cotre passait sous le tableau à force de rames, l'armement mâta les avirons pour saluer. L'aspirant qui commandait se découvrit sous l'ombre du vaisseau amiral. Le bâtiment de Sa Majesté Britannique *Montrose*, soixante-quatorze canons, n'était guère différent de n'importe quelle autre frégate, au moins pour un observateur peu au fait de ces choses, mais Bethune savait que sa marque bleue en tête de misaine le rendait unique.

Il entendit des voix de l'autre côté des portières de toile. Son capitaine de pavillon, Victor Forbes, était un homme brusque et qui ne se laissait pas faire, très conscient du fait qu'il n'était plus chez lui à son bord et que la présence de Bethune changeait tout pour tout le monde, à commencer par lui. Il avait d'abord dû laisser ses appartements à son amiral. Bethune voyait marins et fusiliers l'observer quand il faisait ses promenades rituelles sur la dunette. Tout cela n'avait plus rien à voir avec les quais de la Tamise ou les jardins de Lyon, mais c'était mieux que